

M.V. Fontaine, Claudine Dumont, Jonathan Reynolds

Annabelle Moreau

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2014). Compte rendu de [M.V. Fontaine, Claudine Dumont, Jonathan Reynolds]. *Lettres québécoises*, (155), 28–29.

☆☆☆ ½

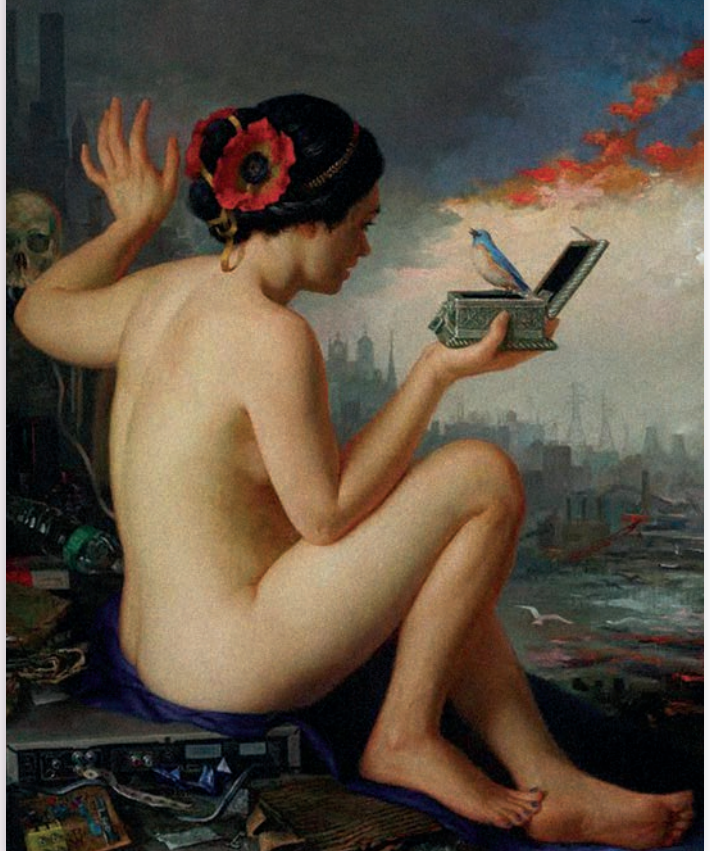
M.V. FONTAINE

Amblystome**Tome 1, La Terre agonisante**

Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2014, 360 p., 26,95 \$.

Agonie terrestre

Le premier tome de la série *Amblystome* pose les assises d'une saga postapocalyptique intrigante. Les destins de deux femmes que tout oppose servent de support narratif dans un monde dévasté et décadent. Bienvenue dans le monde de Pandore.



Les romans et les univers postapocalyptiques ont la cote. À l'instar du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury ou de *Globalia* de Jean-Christophe Rufin, écrivains, cinéastes et bédéistes imaginent depuis longtemps le futur de l'humanité. Plus près de nous, le succès planétaire d'une série comme *Hunger Games* prouve encore et toujours qu'imaginer notre monde à l'agonie fait partie de la psyché des êtres humains et constitue un inépuisable sujet de prédilection pour les créateurs.

M.V. Fontaine — un pseudonyme — plonge ses lecteurs dans un futur pas si lointain, pour le meilleur mais surtout le pire. *La Terre agonisante* pose son regard en 2158, quelque cent ans après ce que l'auteur nomme « l'Événement », désigné tour à tour comme le « fléau » ou le « cataclysme ». On ne saura pas de quoi il retourne exactement. Pour seule piste, le premier chapitre décrit vaguement une expédition scientifique en 2053 dans les Rocheuses à la suite de la découverte d'une étrange voûte révélée par la fonte des glaciers.

Comme la plupart des dystopies, *Amblystome* utilise pour inventer l'avenir les travers et menaces du présent : la fonte des glaces, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources naturelles, la technologie et l'utilisation à outrance des machines. Bref, la planète s'est transformée en un vaste univers désertique où une nouvelle faune d'animaux hybrides a vu le jour.

Les intellectuels racontaient que les hommes possédaient alors une fabuleuse énergie répandue partout sur le globe, l'électricité, et que celle-ci s'était évanouie d'un seul coup, arrachée à ses réseaux par une force invisible. Tout s'était arrêté en un instant fatidique. Et la merveilleuse technologie s'était mise à tomber en décrépitude. Plus rien n'en subsistait. (p. 128)

L'Événement a ramené les hommes à l'âge de pierre et ceux qui ont survécu, et ils sont peu nombreux, vivent désormais entassés dans des cités-États isolés. Deux femmes aux destins opposés se débattent pour survivre. Traqueuse d'objets du passé, Flora doit s'occuper de son jeune frère malade, Léo, après le décès de leur père, archiviste de la cité assassiné par les sbires du Keï Uthmer, chef despotique. Il y a ensuite Minéra, petite-fille du souverain, qui rêve de soigner les malades des quartiers pauvres. Elles ne se connaissent pas encore, mais vivent toutes les deux dans la cité d'Uthmer, que de hautes murailles ceinturent. À l'extérieur, c'est la jungle, et à l'intérieur, c'est la loi du plus

fort. On s'arrache les quelques aliments disponibles et l'eau est une denrée rare.

Vouer un culte à Pandore

Si le monde décrit par M.V. Fontaine n'est guère exceptionnel pour les amateurs de science-fiction, et la lecture des cent premières pages peu convaincante, le roman réussit à captiver une fois tous les éléments mis en place. L'intrigue fait alterner les quêtes de Flora et de Minéra, et si leurs univers sont différents — l'une vit en bas parmi les indigents et l'autre tout en haut de la forteresse —, leur désir d'un monde meilleur est le même. Mais c'est surtout les circonstances entourant l'Événement et l'obsession des hommes pour les comprendre qui séduisent.

Les survivants imaginés par M.V. Fontaine vouent désormais un culte à Pandore. La déesse serait à l'origine du calvaire de ce monde dévasté, et la voûte découverte par les scientifiques en 2053, la boîte mystérieuse contenant les maux de l'humanité relâchés sur Terre lors de l'Événement. Flora n'en croit pas un mot et elle est l'une des rares personnes à pouvoir lire, écrire et déchiffrer des cartes anciennes. Elle est en possession de documents secrets cachés jadis par son père qui pourraient expliquer en partie les causes entourant le cataclysme, mais ne veut pas les dévoiler.

Minéra entend parler de Flora la première fois lorsque cette dernière rapporte d'une de ces traques à l'extérieur de la cité des ouvrages d'obstétrique, spécialité que veut explorer Minéra. Son grand-père, le Keï, règne en tyran sur la cité qu'il a fondée, mais des tensions et son grand âge l'obligent à s'engager sur la traque de la déesse pour prétendre à l'éternité. Il engage Flora sur les traces de Pandore, et des sources de l'Événement, même si Flora sait très bien combien cette quête est vaine.

La Terre agonisante est un roman de science-fiction qui sert surtout à mettre la table pour les prochains tomes (qu'on lira absolument) et un vibrant plaidoyer pour l'écrit, le papier et les ouvrages imprimés, denrées rares dans un monde où régnaient avant la catastrophe les machines et un intense bouillonnement technologique.



CLAUDINE DUMONT



JONATHAN REYNOLDS

☆☆☆

CLAUDINE DUMONT

Anabiose

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2013, 164 p., 18,95 \$.

Vivre et souffrir

Revenir à la vie, se réinventer : voilà la quête ultime qui se cache derrière le court roman de Claudine Dumont, *Anabiose*. Ou comment comprendre que la liberté a un prix.

Imaginez que vous vous retrouvez dans une pièce grise de béton avec pour seuls compagnons un mince matelas, une porte de métal verrouillée et une lampe électrique, et pour seul passe-temps de vous demander ce que vous faites là. Emma, 26 ans, téléphoniste dans une immense boîte anonyme, se trouve prisonnière dès les premières pages du roman avec pour seul souvenir d'avoir bu comme tous les soirs une bouteille de tequila.

« Je suis la fille idéale à faire disparaître sans remous. C'est comme si je ne faisais pas tout à fait partie de la société. Une non-participante au genre humain » (p. 25), peut-on lire. Il est vrai qu'Emma ne vit pas vraiment, ne voit personne, sauf ses parents deux fois par année, et c'est tout. Personne ne va s'inquiéter de sa disparition. Mais seule dans cette pièce froide, les questions viennent rapidement. Pourquoi moi ? Dans quel but ? Pour une expérience ? Pour vendre mes organes ? Elle s'occupe comme elle peut, court, trace des dessins sur les murs avec la fermeture éclair de sa jupe, boit l'eau qu'on lui apporte pendant son sommeil, attend.

Le premier roman de Claudine Dumont est plus que surprenant par la totale maîtrise de la langue, du style et du rythme, malgré une prémisse somme toute assez simple et une fin un peu décevante. Peu importe, la lecture est prenante et l'on dévore aisément, à la manière d'un bon thriller, les 150 pages qui le composent. L'auteure réserve plusieurs surprises à Emma, notamment un compagnon de « cellule ». Julien s'est aussi fait enlever et s'est réveillé dans une pièce identique à celle-ci avant d'atterrir dans la cellule d'Emma. Ils y vivront à deux désormais. À deux, ils seront soumis à de multiples « épreuves », et d'abord réticente à l'accueillir, la jeune femme ne pourra plus se passer de Julien.

Les thèmes de la mort, des dédales de la captivité et de l'aliénation sont très bien développés par Claudine Dumont, et son roman n'est pas sans rappeler *Sous béton* de Karoline Georges dans lequel une famille vivait enfermée dans un édifice tout de béton. *Anabiose* signifie justement « retour à la conscience après un temps plus ou moins long de vie végétative », et l'ouvrage est puissant malgré le périple gris et froid d'Emma. Un très bon premier roman.

☆☆

JONATHAN REYNOLDS

La légende de McNeil

Sherbrooke, Six Brumes, coll. « Nova », 2014, 154 p., 6,00 \$.

Glauque légende

Une vieille légende, un fermier fou et de la sorcellerie dans les Cantons-de-l'Est : tous les ingrédients y étaient pour une savoureuse nouvelle d'horreur et de fantastique. Mais la magie n'opère pas toujours.

La *novella* de Jonathan Reynolds, *La légende de McNeil*, a remporté le prix Aurora / Boréal 2014 de la meilleure nouvelle, décerné lors du Congrès Boréal consacré à la science-fiction, au fantastique et aux littératures de l'imaginaire qui s'est tenu au mois de mai dernier à Québec. Prolifique auteur, Jonathan Reynolds a publié plusieurs recueils de nouvelles, romans et livres jeunesse, et il est aussi le cofondateur de la maison d'édition Six Brumes, située à Sherbrooke.

Ses textes flirtent allègrement avec l'horreur et le surnaturel, et *La légende de McNeil* ne fait pas exception. Si une première version avait été publiée en 2008, l'auteur l'a réécrite complètement, ajoutant une cinquantaine de pages pour la nouvelle mouture parue à la fin de l'année 2013. À souligner, le très bon travail de réécriture : ce n'est plus la même histoire qui nous est donnée à lire même si le squelette est identique, et le texte s'est enrichi de multiples subtilités, notamment dans les dialogues qui ont gagné en puissance.

Marie, une jeune fille taciturne et timide, et ses deux amis, Marc et David, vont faire du camping avec un nouveau venu à Sherbrooke. Johnny est mystérieux, a un petit air de voyou et aime les films d'horreur comme eux. Il les emmène dans un « endroit spécial » — un terrain dans le canton de Bromptonville où s'élève une grange lugubre et une maison en ruine — et, le soir venu, leur raconte la légende de McNeil, un fermier qui avait la réputation de faire de la magie noire et d'ensorceler ses animaux.

Sans surprise, tout dégénère, la fiction devient la réalité : Johnny est un maniaque sanguinaire et il est secondé dans ses horreurs par une bête immonde qui est en fait son oncle, victime des messes noires du vieux McNeil. L'histoire de Marie et de ses amis se termine plutôt mal et la jeune fille verra son avenir grandement bouleversé par une grossesse non désirée. Malgré les maladroitures de style et les faiblesses de la narration, l'auteur fait alterner intelligemment le présent et le passé, et jongle entre 1996, année du camping de l'horreur, et 2006, année où Marie décide de retourner sur les lieux des méfaits avec sa fille Elizabeth pour lui expliquer ses origines.